

MY NAME IS MARCUSE, HERBERT MARCUSE

Dans une réinterprétation fulgurante de l'œuvre intellectuelle et politique d'Herbert Marcuse – théoricien de la « tolérance répressive » et gourou du marxisme hétérodoxe des années 1960 –, Tim B. Müller explore en filigrane les liens intellectuels complexes entre la théorie critique et les savoirs produits par les services secrets états-uniens pendant la guerre froide.

Par **THOMAS HIPPLER***.

Pendant une décennie, Herbert Marcuse, l'une des stars intellectuelles des mouvements de contestation des années 1960, a travaillé comme analyste et expert pour différents services secrets états-uniens. Dans *Krieger und Gelehrte* (Guerriers et savants : Herbert Marcuse et les systèmes de pensée pendant la guerre froide), Tim Müller soutient que cette expérience, loin d'être le simple gagne-pain présenté par Marcuse lui-même et par ses biographes, a constitué la matrice intellectuelle à partir de laquelle Marcuse a bâti sa critique de la « répression » dans les « sociétés industrielles avancées ». Pour étayer cette thèse, Müller explore les liens entre l'Allemagne de Weimar, la culture intellectuelle de la guerre froide et la nouvelle gauche contestataire.

Militant spartakiste à Berlin après l'assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht en 1919, Marcuse a préparé à Fribourg une thèse d'habilitation sur Hegel sous la direction de Martin Heidegger, avant de quitter l'Allemagne en 1933 pour s'installer définitivement aux États-Unis. Les difficultés financières de l'Institut de recherche sociale dont il était un des membres éminents, qui avait été transféré de Francfort à New York, ont amené Marcuse à s'installer à Washington et à travailler pour différents services secrets états-uniens : l'Office of War Information, puis l'Office of Strategic Services (OSS), qui devint plus tard la CIA, et, enfin, le service d'analyses stratégiques du département d'État. À la fin de son parcours dans l'« *underground* bureaucratique », Marcuse élabora des analyses et des recommandations en matière de politique étrangère en tant que « *président par intérim en charge des opérations du Comité sur le communisme mondial* » (p. 140-169).

Marcuse n'était ni le seul immigré venu d'Allemagne ni le seul intellectuel de gauche à travailler pour l'OSS. Franz Neumann y préparait les procès de Nuremberg, la dénazification et la rééducation de l'Allemagne. Otto Kirchheimer – juif, socialiste, inspirateur des analyses foucauldienne sur le pouvoir punitif et élève préféré de Carl Schmitt, qui fut son directeur de thèse – y côtoyait un groupe d'intellectuels issus de l'aile gauche du *New Deal*, dont l'économiste marxiste Paul Sweezy, le sociologue Barrington Moore

et l'historien et *gentleman rebel* Stuart Hughes (p. 31-186). Le but était de mettre en place un système de production de savoir – Müller parle d'un « *dispositif de gouvernementalité libérale* » (p. 515) – capable de se corriger lui-même en permanence et d'intégrer des voix dissidentes. L'objectif était de produire un savoir sur l'adversaire – le nazisme puis le communisme – permettant des actions de « guerre psychologique » dont Franz Neumann avait esquissé le programme politique et intellectuel dans sa préface à son *Béhémoth de 1942* : « *Il faut écarter la guerre en divisant l'Allemagne et en détachant la grande masse du peuple du national-socialisme. C'est là la tâche de la guerre psychologique, qu'on ne peut dissocier des politiques intérieures et étrangères des adversaires de l'Allemagne. La guerre psychologique ne relève pas de la propagande, mais de la politique. Elle consiste à montrer au peuple allemand que la supériorité militaire peut être réalisée par une démocratie qui ne revendique pas la perfection, et reconnaît au contraire ses imperfections, sans se dérober à la tâche longue et ardue qui permet de les surmonter*¹. »

Après 1945, les intellectuels de l'OSS, reclassés au département d'État après la fondation de la CIA, mirent en œuvre ce programme dans le contexte de la guerre froide. Leur approche avait pour visée fondamentale l'acquisition d'une connaissance et d'une compréhension intimes du système adverse, ce qui présupposait de ne pas le considérer comme un bloc monolithique, mais au contraire d'en saisir les contradictions internes, susceptibles de donner prise à une action stratégique. « La théorie du totalitarisme » et le spectre d'une conspiration communiste mondiale qu'agitait le maccarthysme ne jouaient donc à peu près aucun rôle dans les appareils politico-savants de Washington. De plus, ces analyses du communisme restaient également fidèles à l'injonction qui liait la guerre psychologique de Neumann à l'héritage du *New Deal* : sur le « front intérieur », la guerre froide impliquait l'autocritique de la démocratie occidentale et le déploiement de l'État-providence. L'engagement contre le « totalitarisme » nazi et soviétique allait de pair avec une critique de la civilisation moderne et le développement de la

À PROPOS DE

Tim B. Müller, *Krieger und Gelehrte. Herbert Marcuse und die Denksysteme im Kalten Krieg*, Hambourg, Hamburger Edition, 2010, 736 p., 35 €.

Tim B. Müller a fait des études d'histoire et de philosophie à Heidelberg, Cornell et Berlin. Chargé de recherche à l'Institut de recherche sociale de Hambourg, il travaille sur l'histoire sociale de la guerre froide.

***Thomas Hippler** enseigne à Sciences Po Lyon et est membre du comité de rédaction de la *RdL*. Il a notamment publié *Soldats et citoyens. Naissance du service militaire* (PUF, 2006).

Marcuse n'était ni le seul immigré venu d'Allemagne ni le seul intellectuel de gauche à travailler pour l'OSS.

protection sociale. Le plan Marshall était l'exemple le plus réussi de ce programme. Le meilleur moyen de combattre le communisme était de miser sur les forces de gauche non-alignées sur Moscou, particulièrement dans des pays comme la France ou l'Italie, mais aussi dans les régions engagées dans un processus de décolonisation. C'est ainsi que Marcuse recommanda aux États-Unis de soutenir au Vietnam les forces anticolonialistes, qu'il décrit comme nominalement communistes mais fondamentalement nationalistes. Misant sur les contradictions qu'il détecte entre l'impérialisme soviétique et le nationalisme tiers-mondiste, une telle alliance stratégique aurait limité l'influence de Moscou et de Pékin dans les luttes pour l'auto-détermination nationale (p. 162).

Grâce à ce que Müller décrit comme un « *complexe politico-philanthropique* », c'est-à-dire une collaboration étroite entre instances gouvernementales et financements privés de la recherche, les anciens « guerriers froids » de l'OSS se sont reconvertis à partir des années 1950 dans la recherche universitaire (p. 187-313). Les institutions comme le *Russian Institute* de Columbia à New York, financé par la fondation Rockefeller, ou le *Russian Research Center* à Harvard, financé par la fondation Carnegie, ont permis à Marcuse de systématiser son travail d'analyse du communisme. *Le Marxisme soviétique*, paru en 1958, fut l'aboutissement de cette recherche. Les fondations – Müller insiste particulièrement sur l'importance de la fondation Rockefeller – ont également joué un rôle clé dans l'établissement de ce courant de l'histoire des idées qu'est l'*intellectual history*, discipline qui trouve son origine directe dans les recherches entreprises dans les bureaux de l'OSS. Selon Marcuse et ses amis, l'herméneutique stratégique de l'ennemi nécessitait de prendre en compte sa dimension idéologique et de porter « *la guerre civile mondiale des valeurs* » sur le terrain des idées (p. 315-403). Il était notamment impératif de dessaisir Moscou de son monopole interprétatif sur l'œuvre de Marx et d'en promouvoir une lecture alternative et résolument non léniniste. Un vaste programme de coopération internationale de recherches sur le marxisme vit ainsi le jour, qui impliquait, entre autres, la future EHESS (p. 405-550).

Après avoir analysé le cadre savant et institutionnel dans lequel la pensée d'intellectuels comme Marcuse a évolué pendant les années 1940 et 1950, Müller décrit dans son dernier chapitre le passage, dans les années 1960, à une contestation ouvertement anti-institutionnelle. Or le cadre dans lequel Marcuse évoluait n'avait pas fondamentalement changé, et Marcuse bénéficia même du soutien de la fondation Rockefeller pour la rédaction de *L'Homme unidimensionnel*. Dans sa lettre de motivation à la fondation, Marcuse expliquait ainsi que le but de ce nouveau travail était de mener des recherches sur « *la dissémination d'attitudes et de formes de pensée standardisées et conformistes, et même autoritaires* » aux États-Unis (p. 527).

Toujours fidèle au programme de Neumann de 1942, l'œuvre tardive de Marcuse applique aux sociétés occidentales la méthode développée par l'analyse stratégique. En 1941, déjà, Marcuse avait comparé les formes de « rationalité technique » des sociétés nazies et occidentales. Dans *Le Marxisme soviétique*, et en particulier dans la préface à la première édition de ce livre, en 1958, Marcuse adapte le même schème intellectuel au système soviétique. Dans tous les cas de figure, les civilisations industrielles tardives se caractérisent par une forme de rationalité qui occulte les rapports de pouvoir derrière des impératifs techniques de rationalisation (p. 451). L'affaiblissement du potentiel révolutionnaire à l'Ouest et la persistance du totalitarisme à l'Est sont des tendances interdépendantes et « *les deux systèmes partagent les traits communs à la civilisation industrielle la plus récente*² ». *Le Marxisme soviétique* et *L'Homme unidimensionnel* déploient donc une problématique commune : comment concevoir un changement idéologique ou une transformation sociale dans une société apparemment « sans opposition » ? Dans le cas du système soviétique, Marcuse détecte des possibilités d'émancipation d'une part dans la dialectique à l'œuvre entre une pratique totalitaire et une idéologie de la libération humaine, et d'autre part dans les antagonismes entre les différentes franges des classes ouvrière et bureaucratique (p. 448-489). *L'Homme unidimensionnel*, en revanche, se clôt sur la nécessité d'un « *Sujet nouveau* », qui se caractériserait par une « *prise de conscience de la productivité répressive, un besoin absolu de se dégager du tout, de le briser* » après la transformation du prolétariat en « *classes populaires conservatrices* »³. Malgré la note pessimiste sur laquelle se referme ce livre, le bruit de 1968 résonne déjà dans *L'Homme unidimensionnel*. Contrairement à l'attitude résignée de son ancien collègue Adorno, plutôt critique envers le mouvement étudiant, Marcuse et ses camarades ont développé, au sein même des appareils bureaucratiques de Washington, l'idée d'une pensée critique directement tournée vers l'action (p. 646). La force d'attraction mutuelle entre Marcuse et le mouvement de 1968 s'explique ainsi plus aisément.

Guerriers et savants est un livre fascinant et parfois déroutant. Contrairement à ce que le sous-titre laisse entendre, Müller ne s'intéresse pas uniquement à Marcuse, mais à toute une tradition de pensée dont Marcuse n'est qu'un des protagonistes. Si l'effort de contextualisation historique est fort louable, le lecteur a pourtant parfois du mal à suivre le fil rouge dans la masse impressionnante des informations contenues dans ce livre massif de 736 pages, qui aurait beaucoup gagné à un travail éditorial plus soigné. Néanmoins, *Guerriers et savants* constitue sans aucun doute une contribution majeure à la généalogie de la « pensée 68 » et du marxisme hétérodoxe dans la conjoncture de la guerre froide. ■

Marcuse et ses camarades ont développé, au sein même des appareils bureaucratiques de Washington, l'idée d'une pensée critique directement tournée vers l'action.

NOTES

1. Franz Neumann, *Béhémoth. Structure et pratique du national-socialisme*, trad. G. Dauvé, Paris, Payot, 1987, p. 12.
2. *Le Marxisme soviétique. Essai d'analyse critique*, trad. B. Cassez, Paris, Gallimard, 1963, p. 8 et 103.
3. *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, trad. M. Wittig, Paris, Minuit, 1968, p. 276-280.

